

1^{re} Année

N° 2

LE BEAU NAVIRE

REVUE DE LA POÉSIE

10 Décembre 1934

POÈMES DE

HENRY CÉARD - FERNAND FLEURET

MAX JACOB - ROBERT HOUDELLOT

LE «BAUDELAIRE» de M. VALÉRY

par

MAURICE CHAPELAN

Ce numéro : 2 fr. 50

LE BEAU NAVIRE

REVUE DE LA POÉSIE

Paraît dix fois l'an

Le Rédacteur en chef : MAURICE CHAPELAN

et les Secrétaires de la Rédaction :

ROBERT HOUDELOT et LUCIEN BASTARD

reçoivent le 1^{er} et le 3^e Samedi de 4 h. à 6 h.

au Siège de la Revue : 19, Rue Bellier-Dedouvre, PARIS (XIII^e)

ABONNEMENT ANNUEL

FRANCE : **20** francs.

ÉTRANGER : **30** francs.

ÉDITION DE LUXE

sur Hollande Van Gelder tirée à 21 exemplaires numérotés

vendus par abonnement : **80** francs.

Les signataires sont seuls responsables de leurs articles.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE BEAU NAVIRE ne publie que de l'inédit.

Reproduction et traduction interdites pour tous pays.

SUR LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE

A l'avant d'un navire au vent de la Gloire emportée,
Lorsque tu l'aperçois, sans tête, sur son piédestal,
O passant curieux qui veux connaître quel brutal
S'est rué sur cette statue et l'a décapitée,

Va, demande à Scopas! — Sur un cap il l'avait sculptée
Pour célébrer les Grecs vainqueurs dans un combat naval;
Mais le visage, qu'il créa joyeux et triomphal,
Soudain s'est affligé devant la mer ensanglantée.

Quand ses regards de pierre, au loin, contemplèrent les
[eaux
Roulant tous les enfants d'Hellas morts avec leurs vaisseaux,
La statue a pleuré si fort qu'en haut du promontoire,

Scopas lui fracassa la tête à grands coups de maillet
Afin qu'on ne vit pas le flot de larmes qui coulait,
Qui coulait, jour et nuit, des yeux tristes de la Victoire.

HENRY CÉARD.

A MES AMIS DE 1914

Mesdames et Messieurs, il est dit que Jean Bart,
Devant paraître en Cour se fit faire un tabar,
Une veste, un gilet, et même une culotte,
Qui, pour n'avoir pas l'air trop à la matelotte,
Étaient tout brodés d'or, l'endroit comme l'envers.
Ainsi, bien qu'il fût raide, il marchait de travers
Et se sentait blessé par cette garniture,
Plus que le point coupé contraire à sa nature.
Peut-être que, malgré la brosse et le savon,
Il embaumait toujours la poudre et le goudron.
L'exemple peut servir : Jean court encor la poste,
Et rit de ces héros qui sont dans l'Arioste.

Quel discours Du Désert vous aurait-il brodé,
Lui qui vous plut jadis si mal raccommodé,
Au temps où pour vingt sols on buvait quatre verres
Et que l'on trouvait bon le métier des galères?
Non, Messieurs mes Amis, vous ne l'attendiez pas!
Dites que nous marchons toujours du même pas
Nonchalant, vers la Mort ou la Gloire, il n'importe;

Que midi comme il vient chacun trouve à sa porte,
Et que rien aujourd'hui ne saurait nous forcer
A déguiser nos voix, ni même à les fausser,
Mais que rien n'est si doux, dussions-nous être bêtes,
De chanter la Sirène entre gens « bien honnêtes »...

O, bons Galériens, nous avons vent debout,
L'eau saumâtre, non plus, n'est pas de notre goût.
Il fait noir. Il se peut que sur nous il crachine,
Mais en fermant les yeux l'on voit Vénus marine!...

FERNAND FLEURET.

(*alias Louvigné du Désert.*)

ACTUALITÉS ÉTERNELLES

I. — CRUCIFIXION

Le mot « fragile » convient à cette machine
à gros clous dans la chair de Dieu
— délicates choses d'épines
qui lui entrent dans les yeux.
— Ce qui reborde la plaie
c'est le sang neuf, le pus gonflé
— On ne voit rien de par terre
le chirurgien doit voler
— fièvre et brûlure au fer vif
que je le sente en figures
monarque sur ce fil en bois
Vous, entre ciels et verdure,
Déchire-toi, lumière d'éclipse
formidable P. P. C.
du Dieu à ses créatures!
Le ciel est analgésique
Sur l'étable de l'univers
qui mugit à tous les vents

le ciel est convalescent.
Les astronomes, les chiens
souffrent d'un flux électrique
Du nouvel esprit chétien
c'est l'horrible accouchement
dans le linge et dans les piques.

II. — PRIÈRE

Obtenir la Pénétration! Ouvrez-vous! Quand, en forme
de rivages et d'huîtres, tout le ciel prendra-t-il l'inté-
rieur de mes côtes? Si je Vous aimais, si je vous aimais,
je deviendrais un Prisme.

MAX JACOB.

PRIERE
POUR
UN JEUNE PRETRE VIVANT

Ce jeune homme, mon Dieu, qui passe, ce jeune homme
Grave, et pourtant joyeux, doux et timide comme
Une vierge que rien encore ne troubla,
J'ignore son mérite et j'ignore s'il a
La persuasion divine de l'Apôtre,
Mais, chose que jamais je n'admis pour un autre,
J'incline devant lui mon indomptable orgueil
Malgré moi, malgré tout, et je lui fais accueil
Simplement, au plus beau de mon âme, et j'envie
La certitude immense et forte de sa vie.

Et bien que mon cœur las ne sache plus les mots,
Les humbles mots, mouillés de pleurs ou de sanglots,
Qui viennent à vos pieds en mourante prière,
Je trouve encore un cri de désespoir, ô Père,
Un dernier cri pour vous supplier de laisser
Ce prêtre parmi nous, malgré votre colère

De l'homme fourbe et dur qui ne sait qu'offenser...
Si l'amour et la foi, la grâce et le génie
Ont vu rompre déjà leur divine harmonie,
Si l'antique beauté n'est plus qu'un souvenir,
Si nous ne savons plus ni vivre, ni mourir,
Et si nous attendons les temps de l'Évangile
Lâchement, tristement, avec l'espoir fragile
Que peut-être, ô mon Dieu, Vous nous épargnerez
Parce que vous aurez les dix justes sacrés,
Laissez-nous ce jeune homme et qu'un jour il réponde
Avec toute sa foi tranquille qui l'inonde,
Avec tout son amour, lorsque Jésus viendra
Glorieux et vengeur, lorsque résonnera
La stridente trompette aux quatre coins du monde
Et que lui seul, parmi notre terreur profonde
Incarnera l'espoir des suprêmes pardons,
Laissez-nous ce jeune homme, et lorsque nous tendons
Notre bouche fièvreusement au fruit infâme
Qu'est la chair affolante et triste de la femme,
Qu'il passe simplement comme il passe aujourd'hui,
Noble, doux et pensif, et nos regards sur lui
S'attacheront, sans plus quitter sa robe noire,
Et nous nous sentirons soudain heureux de croire
Que tout n'est pas perdu, puisqu'il est parmi nous
Pour nous aimer et nous dire que ses genoux

Quotidiennement s'useront sur la pierre
Dans la même inlassable et fervente prière
Afin que nos péchés n'irritent pas le ciel
Et n'en viennent à nous attirer le cruel
Châtiment qui tomba sur Gomorrhe et Sodome...

Mon Dieu, je voudrais être ainsi que ce jeune homme,
Avoir le droit d'absoudre et le droit de bénir,
Et je voudrais qu'il pût un jour m'appartenir
De mener mon troupeau vers la droite du Père...
— Hélas! Sans Vous trouver je Vous aurai cherché,
Et j'aurai, pour tromper ma honte et ma misère,
Mordu plus âprement au pain noir du péché...

ROBERT HOUDELLOT.

LE « BAUDELAIRE » DE M. VALÉRY

En 1926, M. Valéry écrivait une *Introduction aux Fleurs du Mal* publiées dans la collection Prose et Vers, chez Payot. Cette étude célèbre fait partie du recueil *Variétés II*, sous le titre *Situation de Baudelaire*. Bien qu'elle date de plus de huit ans, elle ne cesse point d'être actuelle, et je m'étonne qu'on n'en ait jamais donné, du moins à ma connaissance, une appréciation exacte, car elle mérite qu'on l'étudie de près pour plusieurs raisons.

Si Baudelaire a été l'objet d'un nombre considérable d'articles, d'essais et d'ouvrages, il y en a peu qui valent d'être retenus. Parmi un fatras où les fantaisies les plus absurdes se mêlent aux ténèbres d'une certaine critique universitaire, un petit faisceau de rayons éclairent la physionomie du poète, et la plupart ont été projetés par des artistes. Bourget, Barrès, Léon Daudet, Gide, Valéry et, plus récemment, Suarès : voilà quelques-uns de ceux qui ont su voir, et faire voir, un aspect du génie.

Mais un critique qui n'est pas que cela et qui écoute battre son cœur au contact de la beauté, ou vibrer les pointes les plus fines de son intelligence; en d'autres termes, un critique qui se laisse émouvoir jusqu'en cette partie secrète de soi-même où le créateur sommeille, tend à tirer à soi son modèle, à lui imposer sa forme, ou — ce qui revient au même — à se mirer en lui complaisamment. Imaginez, en outre, qu'il ait l'amour de la

rigueur et le goût très vif des mille jeux d'un esprit se renvoyant à l'infini sa propre image — ô Narcisse! — vous pressentirez la relativité de ses jugements et j'aurai nommé M. Valéry.

Toutefois, avant d'examiner les déformations que cet excellent poète a fait subir à un grand poète, je rends hommage à une étude qui nous propose, en vingt-six pages écrites dans la perfection, plusieurs aperçus ingénieux ou profonds sur le classicisme, le romantisme, l'art de Victor Hugo et la poétique d'Edgar Poe. Elle contient également sur Baudelaire quelques remarques très pertinentes. M. Valéry a bien marqué ce qu'il appelle lui-même son *importance*, c'est-à-dire le retentissement inouï de son œuvre non seulement chez nous, mais aussi — et voilà, certes, qui est notable de la part d'un poète français — en Europe et dans le monde. Il a bien saisi encore quelle force ce lui fut de porter en soi un critique et quel *charme* émane de ses vers, quels *miracles* ils sont. Mais le lecteur qui se ferait une opinion de Baudelaire à travers M. Valéry en emporterait une image inexacte. Il en découvrirait *l'importance*, soit, mais sa *grandeur* lui échapperait; il prendrait l'idée d'un artiste dont l'originalité n'est que de seconde main et dont les plus beaux poèmes ne sont guère que la combinaison d'une influence outre-océane avec la volonté déterminée froidement de s'opposer à ses contemporains. C'est cette double erreur fondamentale, à la fois psychologique et historique que je voudrais expliquer et rectifier, ainsi que la conclusion étonnante à laquelle elle entraîna son auteur.

Page X, M. Valéry se place dans la situation d'un jeune homme qui arrive en 1840 à l'âge d'écrire, et il nous dit :

« Il est nourri de ceux que son instinct lui commande impérieusement d'abolir... Il s'agit de se distinguer à tout prix d'un

ensemble de grands poètes exceptionnellement réunis par quelque hasard, dans la même époque, tous en pleine vigueur.

Le problème de Baudelaire pouvait donc, — devait donc, — se poser ainsi : « être un grand poète, mais n'être ni Lamartine, ni Hugo, ni Musset. »

C'est diminuer singulièrement Baudelaire, et de deux choses l'une : ou M. Valéry fait une confusion fâcheuse, ou il dénie à l'auteur des *Fleurs du Mal* toute espèce de génie. Je m'explique. Il existe, en art, deux sortes d'originalités : l'une factice, l'autre profonde; l'une que l'on revêt, comme un habit d'arlequin dont chaque pièce serait taillée dans le manteau des autres, l'autre qui jaillit du fond de l'être; l'une que l'on a poursuivie, l'autre qui s'est imposée à soi. Ou bien : il y a ceux qui atteignent l'originalité par exhaussement et ceux qui, la possédant, la dominent. Qui ne voit que la seconde seule est la vraie et qu'elle est le propre même du génie?

Cependant, M. Valéry invoque le témoignage du poète lui-même :

« Baudelaire écrit dans son projet de préface aux *Fleurs du Mal* : « Des poètes illustres s'étaient partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique, etc. Je ferai donc autre chose... »

Témoignage sans valeur. Baudelaire écrivit cela au moment qu'il préparait la seconde édition des *Fleurs du Mal*, en 1861. Dans sa pensée, cette préface, à quoi d'ailleurs il renonça, devait dissiper le « malentendu » qui avait causé sa condamnation et le venger, par l'ironie, de ceux qui persistaient à le méconnaître. Au reste, dans la phrase qui nous occupe, il ne fait que reprendre l'idée des « Petits moyens de défense » que lui avait envoyés Sainte-Beuve avant le procès de 1857.

M. Valéry nous présente de la sorte, non point Baudelaire, mais le masque qu'il s'était posé sur le visage et qui trompa ses contemporains : celui d'un artiste volontaire et froid. N'avait-il pas ajouté, à la suite de la phrase citée par M. Valéry :

« Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la *beauté* du *Mal*. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle. »

Ce que M. Valéry a résumé hardiment par « ... *Je ferai donc autre chose...* »!

Il n'y a pas aujourd'hui un lecteur fervent de Baudelaire qui ne sache que cela était, et n'était seulement qu'une attitude. Et s'il faut un texte pour l'affirmer, qu'on relise une fois de plus ce fragment de lettre à Ancelle, du 18 février 1866 :

« Faut-il vous dire à vous, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que dans ce livre *atroce* j'ai mis tout *mon cœur*, toute ma *tendresse*, toute ma *religion* (travestie), toute ma *haine*? Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre *d'art pur*, de *singerie*, de *jonglerie*, et je mentirai comme un arracheur de dents. »

L'accent de la sincérité pénètre, on ne s'y trompe pas.

Donc, sinon dans leur forme et leur art, du moins dans leurs thèmes et dans ce quelque chose d'irréductible qui est le secret du génie, — et que M. Valéry, homme rigoureux, me pardonnera de désigner aussi vaguement, puisqu'il a consenti d'écrire à propos du prestige baudelairien les mots *charme* et *miracle*, — Baudelaire a subi ses poèmes. Il est dans les *Fleurs du Mal* comme Pascal dans les *Pensées*, Laclos dans *Les Liaisons Dangereuses*, Benjamin Constant dans *Adolphe*; être double, acteur

et témoin, qui dissèque le cœur des hommes à travers le cœur d'un homme : le sien.

Mais pourquoi, je vous prie, cette déformation du modèle? Parce que, pour étudier Baudelaire, M. Valéry ne se soumet pas à son objet, au contraire, il l'assujettit; il lui prête ses propres préoccupations, il lui fait une *raison d'Etat* de ce qui aurait été la sienne en 1840, et qui le fut, en effet, environ 1890.

Deuxième erreur, plus lourde, plus injuste à l'égard de l'auteur des *Fleurs du Mal*, M. Valéry écrit page IX :

« Il était né sensuel et précis; il était d'une sensibilité dont l'exigence le conduisait aux recherches les plus délicates de la forme; mais ces dons n'eussent fait de lui qu'un émule de Gautier, sans doute, ou un excellent artiste du Parnasse, s'il n'eût, par la curiosité de son esprit, mérité la chance de découvrir dans les ouvrages d'Edgar Poe un nouveau monde intellectuel... Son talent en est transformé; sa destinée en est magnifiquement changée. »

Eh bien, non! Je répondrai par des dates et par des témoignages, l'un de ces derniers pris dans Baudelaire lui-même. En décembre 1858, il écrit, dans une lettre à M. Armand Fraisse, rédacteur du *Salut Public* de Lyon :

« En 1846 ou 1847, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe : j'éprouvai une commotion singulière... Et alors, je trouvai, croyez-moi si vous voulez, des poèmes, et des nouvelles, dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection. »

Retenez cette date : 1846 ou 1847. Or, d'après Prarond, une quinzaine de poèmes qui devaient prendre place dans l'édition de 1857 étaient achevés avant la fin de 1843. Et Asselineau

raconte que Baudelaire, en 1850, lui « montra chez lui, dans un logement proche du boulevard Poissonnière, le manuscrit de ses poèmes magnifiquement copié par un calligraphe, et qui formait deux volumes in-4° cartonnés et dorés. C'est ce manuscrit qui a servi pour l'impression des *Fleurs du Mal* ».

On est obligé de conclure, avec M. Jacques Crépet, que « *Les Fleurs du Mal* de 1857, pour leur pluralité, ont été écrites entre 1840 et 1850. » Ajouterai-je que l'édition de 1857, qui compte cent poèmes, comprend ces pièces sans rivales où frémit le meilleur Baudelaire, et qui se nomment : *Bénédiction*, *Une Charogne*, *Le Balcon*, *Le Flambeau vivant*, *Le Beau Navire*, *Causerie*, les deux *Crépuscules*, les deux *Femmes Damnées*, etc...? Au vrai, *tout* Baudelaire. Ces cent poèmes eussent suffi à sa gloire, et son influence sur notre littérature n'eût pas été moindre qu'elle a été.

La justice exige qu'on écrive que Baudelaire n'a pas subi — sinon quantitativement, comme le vin s'ajoute au vin, et non qualitativement — l'influence de Poe, mais qu'il s'est reconnu dans Poe. Il n'y a pas eu précession et découverte, mais simultanéité et reconnaissance.

Cette fois à nouveau, si M. Valéry s'est égaré, c'est en songeant à soi-même. Il semble bien qu'il ait résolu le problème Baudelaire-Poe comme les historiens littéraires de l'avenir résoudront le problème Mallarmé-Valéry. Mais si Mallarmé, conséquence de Baudelaire, fut le principe de l'auteur de *La Jeune Parque*, prenons garde d'oublier que les conséquences d'un principe ne le dépassent jamais. J'y reviendrai plus loin.

Quant à Poe, le service que lui a rendu Baudelaire est inestimable, ce que M. Valéry a suffisamment marqué. Non seulement il l'a révélé à la France, mais à l'Angleterre et aux Etats-

Unis eux-mêmes. Il a revêtu les idées de l'Américain du rayonnement de sa forme créatrice et, pour tout dire, la pensée de Poe est plus belle et plus grande dans son habit à la française.

J'en arrive à la conclusion de M. Valéry, plus étonnante, je crois, que le fond même de son essai :

« Mais la plus grande gloire de Baudelaire, comme je l'ai fait pressentir dès le début de cette étude, est sans doute d'avoir engendré quelques très grands poètes. »

Et de citer Verlaine, Mallarmé, Rimbaud.

Que cela soit la plus grande gloire de Baudelaire, cela veut dire, si j'entends bien, qu'ils l'ont dépassé. Je laisserai de côté Verlaine et Rimbaud pour n'examiner que le seul Mallarmé, celui des trois que préfère M. Valéry. N'écrit-il pas :

« Quant à Stéphane Mallarmé, dont les premiers vers pourraient se confondre aux plus beaux et aux plus denses des *Fleurs du Mal*... ».

Il est vrai que les premiers poèmes de Mallarmé ont un accent baudelairien ; on est frappé par la communauté des thèmes et des expressions ; quelques-uns même semblent être des pastiches. Parlant des hommes de lettres malheureux, Baudelaire dit qu'ils sont résignés

Et tettent la douleur comme une bonne louve.

Mallarmé s'empare du premier hémistiche et refait le second :

Ils tettent la Douleur comme ils tétaient le rêve.

Comparez la musique haletante et chaude des syllabes *comme une bonne louve*, au *té-té-le-ré* de Mallarmé.

Peignent-ils le spleen, au renouveau, qui les accable, l'un écrit :

Le printemps adorable a perdu son odeur.

Et l'autre :

*Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver.*

Que l'on veuille bien comparer encore certaines strophes du *Poison* à certaines autres du *Guignon*, et surtout *Le Léthé* au sonnet *Angoisse*, et l'on verra si ce dernier n'a pas l'air d'être un pastiche, très inférieur au modèle, tout gonflé, adroitement certes, de ce qui n'est pas le meilleur Baudelaire.

Cela, bien entendu, n'enlève rien à la puissance poétique d'*Hérodiade*, de *L'Après-Midi d'un Faune*, du *Tombeau d'Edgar Poe*, etc..., ces pièces admirables où le second Mallarmé s'égale peut-être à Baudelaire, mais ne le dépasse point, demeurant, en tout cas, moins *important*. Je laisse à d'autres le soin d'établir dans quelle mesure l'éclosion de M. Valéry peut ajouter à sa gloire.

Ma conclusion? Il faut laisser et maintenir Baudelaire à sa vraie place, qui est très haute. Cette tâche ne paraît pas inutile lorsqu'on sait que le 1^{er} novembre M. Randolf Hughes a publié dans *Le Mercure de France* un *Baudelaire et Balzac*, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est l'œuvre d'un homme à la fois très prétentieux et parfaitement mal élevé. Mais d'autres que moi se préparent à répondre à ce *gentleman* sur le ton voulu.

MAURICE CHAPELAN.

LES EDITIONS
DE LA REVUE
LE BEAU NAVIRE
se chargent de publier à
des prix avantageux et
sous une forme très soignée
les ouvrages de vers qui
auront été retenus par son
comité de lecture.

